

TOMY DESALVO

L'ACADÉMIE D'EVERNY

L'ÉVEIL

*Tome I*

ÉDITIONS MAÏA



*À ma maman  
Celle qui m'a donné les clés des mondes invisibles et des  
rêves infinis.  
Pour toutes les aventures que nous avons partagées  
entre les pages, et celles que tu m'as inspirées à créer.  
Que cette histoire soit une étoile de plus dans  
l'univers magique que tu as ouvert pour moi.*



# 1

L'été tirait lentement sa révérence, filant ses derniers éclats comme une étoffe qu'on déchire sans bruit. La place bourdonnait de vie, un écho des dernières heures de liberté que chacun semblait vouloir savourer jusqu'à l'excès. À la terrasse du café, des éclats de rire flottaient dans l'air chaud, tissant un voile léger, presque visible, entre les tables bondées. Owen, adossé à sa chaise, observait ce tableau avec tranquillité, peu surpris de voir la foule se presser pour grappiller les derniers fragments de chaleur estivale.

Le soleil, las de son périple quotidien, glissait derrière les toits. Ses rayons, derniers soldats d'un jour qui s'éteignait, effleuraient les pierres noires de la cathédrale. À midi, l'édifice paraissait pesant, chargé de siècles et de silence ; mais au crépuscule, il se transfigurait. Ses flèches acérées griffaient le ciel d'une écriture muette, et ses vitraux, traversés d'un feu mourant, jetaient sur l'ombre des éclats rouge et or. Pendant un instant, Owen crut voir l'une des verrières scintiller d'une intensité étrange, comme un clignement d'œil.

Owen demeurait fasciné. Dans le jeu des ombres et des lueurs, il percevait une magie muette, une vérité qui ne demandait pas de sortilèges pour exister. Les choses les plus banales, posées là depuis toujours, révélaient soudain une beauté insoupçonnée dès qu'on changeait d'angle. Et ce contraste, entre lumière et obscurité, il le grava silencieusement en lui comme une leçon discrète du monde.

Une voix légère fendit sa rêverie.

— À force d'avoir la tête dans les nuages, tu vas finir par te cogner à quelque chose ! Fais attention ! lança Lellia, un

sourire malicieux aux lèvres. Allez, debout, si on tarde trop, la nuit nous mangera tout cru.

Owen se redressa en secouant la tête, un sourire aux coins des lèvres.

— Toujours aussi drôle... Mais permets-moi de souligner que si j'étais plongé dans mes pensées, c'est uniquement parce que tu as disparu pendant dix minutes. Dix ! Pour payer deux verres, tu bats un record.

— Désolée, c'est que j'en ai profité pour me refaire une beauté, dit Lellia, affichant son plus charmant sourire.

Il détailla d'un regard qui se fit d'abord solennel, puis narquois.

— Tu as pourtant toujours une mine affreuse.

Lellia plissa les yeux, faussement indignée. Leurs répliques fusaient avec la vivacité d'une lame bien affûtée, mais la tendresse vibrait sous chaque coup porté.

Owen goûtait ces joutes verbales avec un plaisir qu'il aurait eu du mal à cacher. En revanche, il ne pensait pas un mot de sa dernière phrase et à raison. À seize ans, elle portait en elle une beauté naturelle désarmante, d'autant plus troublante qu'elle semblait l'ignorer. Son visage, délicat et fin, était encadré par de longs cheveux blonds, qui capturaient la lumière du soleil et semblaient danser au gré du vent. Sa peau, hâlée par un été particulièrement ensoleillé, irradiait une fraîcheur chaleureuse, témoignant de ses heures passées à l'extérieur.

Mais ce qui frappait le plus, c'étaient ses yeux. Deux lacs mouvants, verts et bleus à la fois, capables de changer de nuance selon l'instant. Ils pétillaient de curiosité, basculant d'un sérieux attentif à une étincelle de malice en un battement de cils. Et quand elle souriait... ce n'était pas seulement son visage qui s'illuminait, c'était tout ce qui l'entourait. Une chaleur pure, directe, qui effleurait le cœur de ceux qui croisaient son regard.

Il revoyait leur première rencontre au lycée comme si le temps n'avait pas osé l'effacer. Elle s'était retournée, un geste anodin, et le monde s'était figé. Une seconde, une seule, avait suffi à tout dérégler. Ce n'était pas sa beauté qui l'avait

ébranlé, mais cette impression de vérité nue, inaltérable, qu'elle portait. Rien ne semblait pouvoir ternir cette lumière-là.

Il avait été captivé, non par un charme artificiel, mais par une authenticité rare. À cet instant précis, il avait su. Elle n'était pas comme les autres. Quelque chose en elle semblait briller et ni les doutes ni les épreuves ne pouvaient l'éteindre. Et, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi, il s'était senti tiré vers elle, comme un papillon irrémédiablement attiré par une lumière trop belle pour être ignorée.

Ils avaient rapidement appris à se connaître et à s'apprécier. Leurs côtés solitaires, la générosité d'Owen, la douceur de Lellia et l'humour moqueur et piquant qu'ils partageaient avaient fini de sceller leur amitié.

C'est au milieu de leurs chamailleries incessantes, ponctuées de rires et de taquineries, que les deux amis quittèrent la terrasse du café. L'air sentait le café et la chaleur, souvenir obstiné d'un été trop court. Owen lança une pique de plus, comme on tire une flèche pour ne pas perdre la main. Lellia éclata de rire, répondit du tac au tac, et la réplique s'enroula autour de leurs pas comme un fil de lumière.

Ensemble, ils goûtaient chaque seconde de cette soirée, car ils savaient que ces moments suspendus, si simples et pourtant empreints de bonheur, seraient bientôt comme un lointain souvenir balayé par le tourbillon de la rentrée.

Leurs pas s'harmonisèrent naturellement, jouant une cadence tranquille en frappant les pavés de la rue, tissant une mélodie discrète avec les bruits de la place. Autour d'eux, les ombres s'allongeaient, dessinant des contours mouvants sur les façades des bâtiments, comme si la ville elle-même hésitait à s'endormir. Leurs voix s'élevaient par instants, entre éclats de rire et confidences murmurées, se mêlant aux échos du crépuscule.

Ils marchaient sans hâte. Chaque détour devenait un prétexte à prolonger l'instant, à capturer une fois de plus cette chaleur fragile qui se dissipait déjà. Dans l'air flottaient des promesses invisibles – d'aventures, de défis, de souvenirs encore en attente.

Et dans un recoin discret de leurs pensées, logée entre un soupir et un sourire, se dessinait la même certitude : ce n'était pas une fin. C'était une ouverture. Un seuil invisible qui, tôt ou tard, les conduirait ailleurs.



Arrivé sur le perron de l'immeuble, Owen s'arrêta, observant Lellia du coin de l'œil. Elle avait ralenti le pas, et son habituelle énergie semblait s'être effacée, laissant place à une ombre qui alourdisait ses traits. Ses yeux, d'ordinaire vifs et pétillants, étaient perdus dans l'horizon, comme si un poids invisible tirait sur son esprit. Intrigué, il brisa le silence.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lelli ? Tu as l'air... ailleurs.

Elle releva la tête, un soupir imperceptible échappant à ses lèvres.

— J'ai peur qu'on ne soit pas dans la même classe demain, avoua-t-elle d'une voix presque hésitante. Et... je ne sais pas comment je vais supporter d'être seule après ce qui s'est passé l'hiver dernier.

Ses mots tombèrent dans l'air du soir comme des pierres dans l'eau. Le cœur d'Owen se contracta. C'était la première fois qu'elle effleurait la blessure, le deuil de sa mère. Jusqu'ici, elle avait bâti autour de sa douleur un mur de silence qu'il n'avait jamais cherché à franchir. Tout l'été, il s'était contenté d'être là : présence discrète, solide, respectant ses silences sans chercher à les combler.

— Lelli... commença-t-il, cherchant ses mots.

Mais déjà, elle détournait le regard, comme si ses propres confidences la brûlaient. Alors, sans réfléchir, il prit sa main. Ses doigts étaient glacés. Il les serra, y déposant une chaleur obstinée.

— Pour une Madame Je-sais-tout, tu ne réfléchis vraiment pas beaucoup, lança-t-il avec un sourire malicieux qui allégea un instant l'atmosphère.

Lellia releva les yeux vers lui, surprise par la taquinerie.

— On a choisi les mêmes matières, la même spécialité, continua-t-il. Donc, sauf si un professeur décide de te mettre

dans une classe spéciale « intelligence supérieure », on sera forcément ensemble.

Un petit rire lui échappa, ténu, mais vrai. Owen en profita pour enfoncer le clou :

— Et soyons honnêtes, Lelli : tu es tellement absorbée par tes bouquins ou par ce que disent les profs que tu ne remarques même pas quand je suis assis juste à côté de toi en classe.

Son sourire revint, fragile, mais lumineux. La tension recula. Owen pressa doucement sa main dans la sienne.

— Ce qui compte, dit-il, c'est que peu importe ce qui se passera demain, on se retrouvera. À midi, le soir... autant de fois qu'il le faudra. Tu n'es pas seule, Lelli. Pas maintenant. Pas tant que je suis là.

Le silence qui suivit n'était plus lourd. Il vibrait d'une promesse simple, claire, qui suffisait à tenir l'obscurité à distance.

Lellia était née à Londres, ses souvenirs d'enfance s'y mêlaient comme des fils bigarrés : avenues bondées où les passants se frôlaient sans jamais se voir, parcs ombragés où les cris des enfants se perdaient dans le vent, vitrines éclatantes qui s'allumaient au soir comme des constellations terrestres. Elle aimait l'effervescence de la capitale, cette impression que chaque ruelle cachait une surprise, et le refuge de sa maison, abri simple, mais sûr, rythmé par des habitudes qui tissaient un cocon.

Mais tout cela s'était étioilé comme un rêve au réveil lorsque la maladie de sa mère les avait forcées à revenir dans sa ville natale. Le déménagement, bien que nécessaire, avait déraciné Lellia de ce qu'elle considérait comme son refuge. Le départ de Londres avait laissé en elle un vide, une mélancolie diffuse qu'elle n'aurait su nommer à l'époque, mais qui l'enveloppait chaque fois qu'elle pensait aux lampadaires jaunes de son ancienne rue ou aux vitrines animées de Picadilly Circus.

Et pourtant, ce bouleversement n'était qu'un prélude. Quelques mois après leur installation, l'absence fut scellée par une perte plus définitive encore. Sa mère, son pilier, son repère dans ce monde devenu trop vaste, s'éteignit. Ce fut un

choc silencieux, une onde de choc invisible, mais implacable qui brisa les dernières certitudes de l'adolescente.

Ce retour, censé les rapprocher des racines familiales, n'avait fait qu'ajouter un poids à l'épreuve déjà lourde. Lellia se retrouva alors à naviguer dans une vie qu'elle peinait à reconnaître, à reconstruire des repères dans une ville où chaque coin semblait murmurer l'écho de ce qu'elle avait perdu. Pourtant, malgré la douleur, elle avançait, fragile, mais déterminée, tenant fermement les souvenirs de sa mère comme un fil invisible qui la guidait à travers cette nouvelle réalité.



Quand Owen arriva devant chez lui, la nuit avait déjà avalé le ciel. Il remarqua la voiture de ses parents garée, mais il savait qu'eux, en revanche, n'étaient pas à l'intérieur. En effet, comme chaque mercredi depuis qu'ils avaient emménagé dans cette maison il y a quelques mois, ils mangeaient chez un de leurs voisins.

Eux s'étaient vite adaptés, mais lui détestait la superficialité qui régnait dans cet environnement où tout lui semblait artificiel. Leur maison était l'une des cinq qui se faisaient face autour d'une petite place entièrement goudronnée. Toutes identiques à quelques détails près, elles n'avaient aucun caractère : pelouse synthétique, cabanon en bois au fond du jardin pour ranger des outils que personne n'utilisait. Derrière chaque maison, une haie de buis ; devant, une clôture blanche. Tout dans ce quartier rappelait un mauvais cliché d'une série américaine d'il y a quinze ans.

Toutefois, il n'avait jamais formulé cette critique à voix haute, car, malgré le déménagement, il avait au moins obtenu de ses parents de ne pas le changer de lycée, ce qui l'aurait éloigné de Lellia.